

# 1 ! La lettre de ANCER

BULLETIN DE LIAISON DES CHASSEURS PROTECTEURS DE LA NATURE  
TRIMESTRIEL N° 48 - 1er trimestre 2004

## EDITORIAL

### LA FAILLITE CYNEGETIQUE D'UNE GÉNÉRATION

Au tournant des années soixante, en pleine "trente glorieuses", la chasse française a connu, comme de nombreuses activités dépendantes du bon état de conservation du milieu naturel, une mutation qui à l'époque n'a pas été perçue par nos dirigeants cynégétiques.

Les espaces comme les espèces chassables ont commencé à subir de graves atteintes provoquées par le développement insoutenable de notre économie d'après guerre, conjugué à une pression de chasse beaucoup plus forte. La destruction des territoires de chasse périurbains et surtout la transformation de l'agriculture en sous produit de l'activité industrielle a été en particulier à l'origine d'une régression spectaculaire du petit gibier sédentaire et d'une destruction de ses habitats, tandis que la déprise agricole combinée avec la céréaliculture intensive provoquait l'explosion des populations de grand gibier.

Toute une génération de chasseurs (la mienne !) a subi ces bouleversements sans mots dire mais douloureusement. Elle a vu le remembrement brutal ravager les habitats de la perdrix et du faisan sauvage, disparaître la polyculture qui permettait de chasser la caille dans de petits champs de céréales à paille et s'étendre sans réagir les mornes étendues désertiques du maïs irrigué. Les 1 millions 500 milles chasseurs des années soixante dix sont restés, comme d'ailleurs les pêcheurs, les bras ballants face à cette évolution catastrophique qui portait une atteinte grave à leur passion.

Et au lieu de résister, ils ont eu recours à des remèdes qui au contraire contribuaient à enfoncer encore plus la chasse française dans une impasse en recourant massivement au gibier de tir et à la démagogie. La chasse perdait alors totalement de son sens pour se transformer en une banale activité de loisir dominée par l'esprit du temps qui est celui de la consommation. Pire, une partie de cette génération menée par des dirigeants aveugles dominés par le sentiment égoïste « après moi le déluge » a engagé la chasse française dans une aventure politique sans lendemain. Ignorant délibérément les bouleversements intervenus depuis trente ans dans les écosystèmes et les usages de la nature, elle a défendu les positions les plus rétrogrades.

Et aujourd'hui cette génération est encore aux affaires, confirmant ainsi la moyenne d'âge avancée du chasseur français et interdisant à celle à venir de faire entendre sa voix. Moins nombreuse mais plus responsable cynégétiquement et écologiquement, cette dernière constitue pourtant la relève.

... suite page 14...

La lettre de L'A.N.C.E.R est un trimestriel édité par l'Association Nationale pour une Chasse Écologiquement Responsable fondée en 1989.

**Association Nationale pour  
une Chasse Écologiquement  
Responsable**

Siège social  
44, av. du Général de Gaulle  
33640 Ayguemorte les Graves

#### COMITÉ DE REDACTION

Simon CHARBONNEAU  
Vincent GRATADOUR  
Michel LEGOUX

#### Ont collaboré à ce N°:

Bernard NACHASSON  
Jean-Luc BARAILLER  
Jean-Michel HARMAND  
Emmanuel MAUGER

#### ADHESIONS - ABONNEMENTS

A.N.C.E.R  
Siège administratif  
1, rue de la truite  
78550 HOUDAN  
Tél/Fax : 01 30 88 11 67  
ancer.asso@wanadoo.fr

Les adhérents bénéficient de la gratuité de la revue  
France: Normal: 25 Euros  
Etranger: Normal: 30 Euros

Les textes et articles publiés dans "La Lettre de l'ANCER" engagent la seule responsabilité de leurs auteurs



## Chasse aux canards : le dérangement (hors prélèvement) met-il en danger les populations ?

Lors de notre réunion à la Tour du Valat\*, l'exposé d'Alain TAMISIER\*\*a été particulièrement explicite.

Son savoir sur les mœurs des canards, lié à sa longue expérience de biologiste en Camargue, peut servir de référence pour tous ceux qui veulent en savoir plus sur ces fabuleux anatidés.

Selon Alain Tamisier, la chasse pourrait représenter une menace sur les canards, non pas tant au regard du prélèvement opéré sur les populations, mais plutôt à cause du dérangement qu'elle induit. Il est vrai que les oiseaux migrateurs sont conditionnés par un cursus particulier. C'est en effet sur un cycle migratoire complet, que l'on doit envisager l'évolution d'un cheptel donné : depuis la naissance du caneton, jusqu'à son retour, une fois adulte, sur son lieu de naissance.

Un canard qui a accompli une migration entière, et qui parvient donc à retourner sur le site de nidification, ne sera pas forcément productif, s'il n'a pas trouvé sur les zones de transit, les conditions nécessaires à l'optimisation de son fonctionnement biologique. Des périodes de nourrissage intensif, des phases de totale tranquillité (lorsqu'il fait très froid) par exemple, favoriseront par avance une plus grande fertilité.

Les meilleures conditions de chasse aux canards se trouvant être par temps froid, sur les marais de gagnage, ou à proximité des voies d'accès aux étangs de remises, on doit alors se demander si effectivement, au delà du prélèvement, la chasse menace concrètement le maintien des populations, ou si celles-ci ont la capacité d'amortir, voire d'absorber les interférences occasionnées par la chasse, sur la "probabilité à naître des futurs canards".

S'il y a vraiment danger, le chasseur doit en effet tenir compte du péril encouru par la ressource naturelle sur laquelle il intervient, et doit revoir son activité. Il peut en même temps se demander de quelle façon il pourra continuer à pratiquer la chasse aux anatidés, qui répond à une adaptation aux mœurs des oiseaux et à des conditions de migrations

particulières. En fait, l'impact de la chasse sur l'évolution des populations, prenant en compte cette notion de dérangement, au delà des prélèvements effectués, n'est pas déterminé. Réclamer aux chasseurs de ne pas déranger les canards qui vont aux gagnages, ou d'arrêter de chasser quand il fait froid, équivaldrait à demander aux ramasseurs d'escargots de stopper leur cueillette quand il pleut, car c'est à ce moment là, évidemment, que cela dérange le plus les gastéropodes, même si on ne les capture pas tous.

Alain Tamisier invoque le principe de précaution, au travers duquel on peut ressentir dans sa formulation et dans son "interprétation biologique" une teneur démagogique, au delà de l'indéniable rigueur scientifique qui transparaît. Aller uniquement dans le sens de la théorie du biologiste et de ses préconisations reviendrait à abolir la chasse aux canards, parce que scientifiquement, en effet, elle génère sur eux du dérangement, avec des incidences sur la reproduction, bien que rien ne prouve qu'il y ait effectivement menace sur l'évolution des espèces.



Pourquoi ne pas mieux connaître l'état des populations ? pourquoi ne pas comptabiliser les prélèvements en y incluant une proportion fictive supplémentaire correspondant, par anticipation, aux nuisances sur les capacités futures des oiseaux à se reproduire, et cela à partir d'un modèle prenant également en compte la notion de générations ? Les directives sur les dates de chasse et sur le statut des espèces, paraîtraient alors moins aléatoires.

Quoi qu'il en soit, les chasseurs écologiquement responsables ont pour préoccupation majeure la protection de la ressource naturelle (et, qui

dit ressource, dit aussi prélèvement...).

Avec l'appui des scientifiques, dans la mesure ou chacun mélange ses compétences. Evitons surtout d'envisager la question sous un angle exclusivement cynégétique, ou exclusivement scientifique, qui altérerait la qualité d'un débat crucial pour la sauvegarde de notre patrimoine.

**Serge COLOMBAUD**

\* printemps 2002

\*\* Biologiste-chercheur - CNRS Montpellier

## Suite à l'article de Ph. BARBEDIENNE sur les turdidés migrateurs - Revue 47

Le témoignage d'un chasseur "de l'Est" qui prélevait déjà des grives dans les années 65 en Isère ne fait que confirmer les craintes évoquées par Philippe BARBEDIENNE suite à la publication des résultats des enquêtes nationales ONC (de 74-75, 83-84 et 98-99) et des travaux qui ont suivi.

Je tirais aussi, comme mon père et beaucoup d'autres chasseurs du Dauphiné, les oiseaux à la pose avec un calibre 16 et des cartouches "demi-charge" qui faisaient mouche à 15 ou 20 m. Les musiciennes avaient l'avantage d'être nombreuses mais la mauvaise idée de passer au moment du ramassage des noix ce qui rendaient les chasseurs "agriculteurs" de fort mauvaise humeur !

Nous pratiquions l'affût sur les lisières des champs de vigne ou, plus tard en saison, au pied des alisiers, blottis dans des "caches" en feuillage ...tout un univers de patience et de silence. En novembre nous avions droit aux mauvis puis aux litornes connues pour leur discrétion et leur méfiance. Nous tirions à coup sûr ...ou presque !

Depuis, tous les observateurs avertis de Rhône-Alpes ont constaté la diminution, "au cours des quarante dernières années", du nombre de turdidés dans ce couloir occidental (le fameux "ailleurs" de Ph. Barbedienne !) mais

il semble que ce soit les musiciennes qui aient le plus souffert de la disparition des haies (aubépines), des petits carrés de vignes répartis dans la campagne, de la raréfaction des fruitiers dans les champs (pommiers) et dans les bois (alisiers).

Le tir au vol qui s'est effectivement développé dans les années 70, avec l'arrivée de munitions peu chères a aussi fait des dégâts (beaucoup d'oiseaux blessés). Malheureusement, le manque de données scientifiques n'a jamais permis de mettre en évidence et de hiérarchiser les causes de régression de ces populations.

Plus récemment, un travail d'investigation réalisé en 1997, dans les départements du Gard, du Vaucluse et du Var, sous le contrôle de l'ONC, par un étudiant de Lyon III, a quand même montré que les biotopes les plus favorables de décembre à février étaient surtout les haies bien fournies, les boqueteaux, les petits bois, les vergers et les vignobles de quelques hectares non encore labourés.



On sait que le remembrement et l'intensification de ces terrains de cultures ont grandement réduit l'intérêt de ces espaces de plaine pour les turdidés fidèles à leurs lieux d'hivernage (Cf : documentation jointe).

En Rhône-Alpes, à l'occasion de la rédaction des Orientations Régionales de Gestion de la Faune et de ses Habitats, le regroupement de données d'origines très diverses, offre une vision un peu plus précise de la dynamique de nos migrateurs.

Selon ces sources, l'indice d'abondance des

populations nicheuses de merle noir (non chassable en Haute-Savoie) et de grive draine reste stable depuis 1994. Pour la musicienne, les tendances démographiques générales en Europe traduisent une certaine stabilité sauf pour la France et surtout la Grande-Bretagne où l'espèce est en déclin. Depuis l'année 2000, sans que l'on puisse identifier clairement les causes, l'indice d'abondance en Rhône-Alpes est en nette baisse.

Quant à la mauvis et la litorne, les effectifs hivernants sont toujours fluctuants.

Pour cette dernière espèce cependant, le nombre des couples nicheurs est en nette hausse. Après un déclin important, le merle de roche a, quant à lui, vu ses effectifs se stabiliser dans ses fiefs d'altitude où les populations devraient se maintenir à condition que ses biotopes restent ouverts et ensoleillés.

La situation globale n'est donc pas catastrophique mais des menaces pèsent toutefois sur quelques populations particulières que la chasse doit évidemment épargner. Par bonheur, la traque du sanglier a pris une telle ampleur dans nos campagnes que les grives se trouvent souvent oubliées.

Il en est de même, d'ailleurs, des lièvres abandonnés par les chiens plus préoccupés par l'odeur des chevreuils. Si les prélèvements de grives baissent, c'est donc aussi par désintérêt pour nos turdides et finalement tant mieux ! Reste un effort important à faire pour sauvegarder ou reconstituer leurs biotopes de reproduction ou d'hivernage.

Un programme à ne pas négliger dans les futurs plans départementaux de gestion cynégétiques.

**Bernard BACHASSON**  
**Administrateur de l'ANCER**  
**et FRAPNA 74**

Références :

\* ORGFH Rhône-Alpes 2003 : (MNHN, 1995 - ONCFS, 2000 - ROUX D., 2002 - CORA, 2003 - CNERA, 2003).

\* DEPRES J., 2000 : A la recherche des milieux propices à l'abondance des grands turdides. ONCFS - ESE Poisy 74330.

## FORMATION "Renaturation des espaces ruraux et gestion intégrée de la faune sauvage"

L'ouverture, à l'Université de Lyon III\*, en octobre 2003, du MASTER "Géographie et Aménagement", a été l'occasion d'offrir au choix des étudiants une spécialisation de 90 heures de cours, intitulée : "Renaturation des espaces ruraux et gestion intégrée de la faune sauvage"

La présentation et une sortie de terrain ont déjà été réalisées, cet automne, pour un groupe d'une douzaine de candidats qui, en 2004, vont participer à une vingtaine de conférences-débat et se confronter à plusieurs cas concrets.

Le stage de trois mois et le mémoire seront aussi l'occasion de saisir les problèmes spécifiques au développement rural qui intègre la chasse, la pêche, le tourisme vert...etc.

Les exigences écologiques qui présideront aux choix d'aménagement, recouperont inévitablement, sur bien des points de l'enseignement, les préoccupations de l'ANCER.

L'inscription en Master n'est accordé qu'aux titulaires d'une licence ou d'un diplôme équivalent mais l'accès en formation professionnelle sera ouvert, dès 2005, aux personnels des services techniques (Fédérations de chasse, Services forestiers, Administrations...) qui travaillent aux projets de mise en valeur écologique des espaces ruraux au service des populations qui y vivent.

**Bernard BACHASSON**

**Contact : [bernard.bachasson@club-internet.fr](mailto:bernard.bachasson@club-internet.fr)**

\* Université Lyon III. 7, Rue Chevreul.  
69007 LYON.



# VOYAGE AU BOUT DE LA LANDE....

La RNC mais surtout le bulletin de liaison de l'association a créé, voici déjà plus d'une décennie des liens amicaux avec Jean.

Ces échanges prenaient soit la forme épistolaire, soit d'appels téléphoniques. Mais à chaque contact, nous nous promettons de nous rencontrer dans cette région encore très sauvegardée du Morbihan.

Terre au passé cynégétique glorieux où Anne de Bretagne chassait. Terroir aux multiples biotopes imbriqués où la lande à ajoncs et à asphodèles cohabite avec les terres agricoles bocagères et les bois de feuillus parsemés de pins.

Paysages où la révolution agricole productiviste a épargné des pans entiers de nature pour le plus grand bien de la biodiversité et du chasseur.

Les vacances du printemps 2003 me permirent, enfin, d'honorer mon engagement à l'égard de Jean. J'allais pouvoir mettre un visage sur un homme que je devinais plein d'enthousiasme et de dynamisme au travers de nos correspondances et de nos conversations. Mon imaginaire rejoignit bien la réalité, la passion de Jean pressentie dans nos contacts éclata au grand jour dès notre première poignée de main. A peine arrivé avec mon épouse, Jean nous fit sauter dans sa voiture utilisée qu'au seul service de la cause de Saint-Hubert pour découvrir son Pays. Malheureusement, la météorologie se révéla maussade et la chatoyance de la nature renaissante en ce mois d'avril ne pu être magnifiée. Même les oiseaux habituellement si actifs au printemps étaient frappés par un mutisme pesant ! Il ne s'agira que de la seule ombre, bien involontaire, à cette journée pleine d'enseignements...

Pour des passionnés de Bécasse que nous sommes tous les deux, la balade ne pouvait débiter que par la visite d'un vrai landier breton à la topographie tourmentée. Ce biotope correspond aux sites de prédilection pour l'hivernage de l'espèce en Bretagne. Ce milieu se décline ainsi : un peuplement d'ajoncs en densité élevée entrecoupé de quelques places de callune et de graminées diverses le tout parsemé d'une strate arborée mixte plus au moins dense et continue. Quant au sol, point moyen d'ignorer la région que nous visitons tellement le granit et les roches métamorphiques sont affleurantes partout. Il convient, ici, de préciser que le pays de Malansac constitue l'ultime frange des landes de Lanvaux qui s'étendent de la forêt magique de Camors aux portes de Redon.

En arpentant d'un bon pas ses landes, Jean, en vrai chasseur passionné, ne cessa pas de nous narrer des anecdotes de ses cinquante années consacrées à la quête de " la dame au long bec ". Une extraordinaire fraîcheur de vivre liée intimement à ce besoin de nature se dégagait de chacune de ses histoires : de cette bécasse tuée sous un déluge de pluie à cette chute dans un gouffre qui faillit finir dramatiquement en passant par quelques oiseaux enfumés de la plus belle des manières. Au détour du chemin, les cris brefs et métalliques de la Fauvette pitchou, hôte des landes, nous tint quelques instants en haleine malheureusement, elle ne daigna pas se percher au sommet d'un rameau comme à l'accoutumée.

Entre deux anecdotes cynégétiques, Jean évoqua ses inquiétudes (que je partage) relatives au déclin des populations hivernantes de Bécasses, aux contradictions entre les études en fonction de leurs origines et à la pression de chasse de plus en plus forte sur cette espèce naturelle et migratrice (à Malansac, un PMA de 2 oiseaux/semaine avec des jours de chasse limités aux jeudis et dimanches et une fermeture au 31/01 sont de mise en 2003).





*Arrêt sur bécasse, quelque part dans la haute lande...*

Ensuite, un petit détour vers l'Arz nous permet de sillonner à travers des collines et des vallons tout en appréciant l'imbrication complexe des prairies, des bois et des cultures céréalières autant de biotopes très favorable à la faune. Ici, dans cette mosaïque de milieux, la Perdrix grise cohabite naturellement avec sa cousine "Alectoris" tandis que le Chevreuil poursuit son expansion (aire et densité) et que les premiers Sangliers apparaissent (sans contrôle de la population, attention danger !). Seule ombre au tableau, le Lièvre paraît à la peine pour reconstituer ses effectifs élevés d'antan.

Arrivés sur les rives de ce cours d'eau, à la vue de cet écrin translucide se prélassant dans ce talweg, le coup de foudre fut immédiat. Une vraie et belle rivière d'une largeur d'une dizaine de mètres peu profonde qui s'écoule sur un lit de cailloux roulés au fil des siècles par le courant. Nonchalamment, elle serpente entre deux rideaux d'aulnes qui lui tirent une révérence très respectueuse au point que certaines de leurs branches baignent dans l'eau. "Une telle rivière abrite sûrement le saumon et la loutre", dis-je à Jean. Il confirma mon hypothèse quant au saumon, dont la présence fut révélée par une campagne de pêche électrique réalisée au printemps 2003. La lutte contre la pollution de l'eau menée en amont de Redon paraît, à présent, porter ses fruits (rejets agricoles, ménagers et industriels mieux traités et plus limités).

Puis la visite du Pays de Jean se prolongea

autour du bourg. Il convient de préciser que l'habitat se caractérise certes par l'existence d'une zone agglomérée autour des services publics et des commerces mais aussi, par l'éparpillement de nombreuses fermes dans la campagne.

Au cours de ce périple, Jean nous fit découvrir les cultures à gibier de l'ACCA composées de sorgho, de sarrasin, de choux..... L'objectif et celui de plus en plus partagé par les sociétaires de l'association de chasse de Malansac réside dans la volonté de restaurer des biotopes favorable à la faune en général et au faisan en particulier.

Rien de révolutionnaire pour tenter de reconstituer la population de faisan : l'utilisation de volières de type anglaise et d'individus de bonne souche sont les deux principes de base. Seule particularité, l'utilisation de faisans à collier soustraits au tir servent à la reproduction, tandis que "des obscurs", faciles à distinguer des premiers, servent d'oiseaux de tir.

A ce jour grâce à l'effort d'agraineage, de régulation des prédateurs, à la mise en place de jachères faune sauvage et une attention de plus en plus affirmée du monde agricole pour la protection des milieux ; la population de faisan semble pérenne et en expansion. En marge à cette opération, il convient de préciser que les faisans obscurs, bien volants, passent assez souvent entre les plombs puis au printemps, ils s'hybrident avec leurs homologues à collier. A brève échéance, ce mélange risque de créer une confusion entre les deux espèces mais d'ici là, la population naturelle sera sûrement reconstituée tellement les efforts paraissent concluants ( attention, toutefois à ne pas dégénérer l'espèce par ces croisements).

L'ultime étape de cette opération de réhabilitation du gibier naturel concernera la Perdrix rouge qui abondait dans le passé sur ce terroir.

Mais pour arriver à ce résultat positif, il faut convaincre le monde agricole de limiter les défrichements, les remembrements et même les inciter à reboiser grâce à divers soutiens financiers (chasseurs, collectivités locales et même l'Europe si décriée parfois...). Avec sa ténacité, son sens de la persuasion, son statut de "natif du village" ; Jean aidé par d'autres



chasseurs réussit à convaincre de plus en plus d'agriculteurs qu'ils doivent contribuer, eux aussi, à préserver la biodiversité.

A plusieurs reprises au détour d'un chemin ou d'une haie, un couple de Perdrix rouges fila à pattes ou fusa dans les airs. Jean n'avait de cesse de commenter, de décrire, d'expliquer la présence de tel couple à tel endroit, d'un autre à tel autre. Au fil des ans, sa présence quotidienne sur le terrain lui a permis de repérer tous les cantonnements et bien souvent, il s'avère que ceux d'aujourd'hui se révèlent être ceux du passé. Une telle connaissance permet de parfaitement orienter les aménagements.

Puis à côté de son rôle de chasseur gestionnaire, Jean m'expliqua qu'il participait aux réflexions de la Municipalité sur le développement de la commune. Avec sa passion mais aussi son pragmatisme, Jean essaie de faire passer un message fort aux élus : promouvoir un développement modéré mais effectif de l'urbanisation (1000 hectares) et en parallèle renforcer d'une manière forte la protection des espaces naturels (1000 hectares) sur les 4000 de la Commune. A mon sens, une seule ombre apparaît au tableau de Jean, son manque de motivation pour exiger des passages faune au niveau de la quatre voies en cours de réalisation au motif que de l'autre côté du ruban bitumineux, la société de chasse ne renferme que des braconniers.... Le temps des mauvais chasseurs passera bien un jour quant à la faune, elle ne passera malheureusement jamais!

La balade s'acheva autour d'un repas préparé par l'épouse de Jean. Il nous fut servi dans une salle de séjour de rêve pour un passionné de nature qui, au travers d'une large baie vitrée, s'ouvre sur un vaste parc peuplé d'oiseaux et d'une multitude de massifs d'agrément.

Nos agapes débutèrent à 13h30 pour ne s'achever que vers 18h30 sans que le temps ne donna l'impression de s'écouler mais dans ce laps, nous avons bâti un nouveau monde...(le nôtre bien évidemment).

De cette rencontre avec Jean à Malansac, quelques impressions fortes demeureront en moi :

- \* sa passion pour un terroir,
- \* sa volonté d'aller au delà de son rôle de chasseur de base,
- \* et, son souci permanent, d'aller contre vents et marées pour promouvoir une autre vision de la chasse tournée vers des biotopes et une faune de qualité.

Une approche moderne que je partage depuis toujours et qui devrait inspirer un nombre sans cesse croissant de chasseurs pour assurer la pérennité de notre mode de vie.

Pour parachever ce récit, je souhaite faire part de cette réflexion personnelle sur Jean, ce jeune homme svelte et hyper actif de quelques dizaines de printemps qui sait encore s'émerveiller des plaisirs simples et quotidiens que la nature lui procure. Quoiqu'ayant vécu une vie professionnelle toujours sur le fil du rasoir, son amour de la Vie fondée sur des valeurs morales élémentaires et traditionnelles mais essentielles à l'avenir de l'humanité semblent être le sel de sa vie et de ses engagements indéfectible en faveur de la nature.

Merci, Jean pour cette balade avec nos épouses au bout de la lande de Lanvaux en ce printemps 2003.

A Villiers Adam, le 10 novembre 2003.

**Jean Luc BARRAILLER.**

Ndlr : le manuscrit de cet article a été écrit au cœur de la forêt d'Ermenonville en attendant d'écouter le brame du Cerf .



Réunion ANCER dans les landes de Lanvaux (2003)

## Je rêvais de l'Afrique...

### DES REVES D'ADOLESCENT A LA REALITE...

Adolescent, les récits de chasse de François Sommer, de Jean d'Orgeix et de bien d'autres chasseurs africains me faisaient rêver de l'Afrique. Il y avait l'attrait du sauvage, de l'immensité des paysages, des campements rustiques et des pistages sans fin ; à chaque jour vécu sur ce continent semblait correspondre une partie d'aventure. J'en rêvais à tel point que, comme beaucoup d'amis chasseurs, je fis les sacrifices nécessaires au voyage pour tenter d'y vivre l'aventure à mon tour. Cette volonté de transformer le rêve en réalité, et il faut le dire beaucoup de chance également, m'ont ainsi permis de chasser pendant quelques années ces mythiques antilopes, buffles et lions. Bien sûr, les conditions de voyage, de vie et de chasse n'étaient pas les mêmes que celles des baroudeurs et autres pionniers dont j'avais lu les exploits. Mais même avec un petit « a », il y avait toujours une part d'aventure, ne serait-ce qu'à cause des faiblesses de notre logistique ou du « manque d'organisation » du pays d'accueil. Les règles d'éthique et de sportivité acquises en France hissaient l'intensité de l'action au niveau de mes attentes. Les règles de gestion garantissaient le maintien de la richesse naturelle des territoires.

Quant à la chasse elle-même, nous évoluions sur des territoires de plus de 100000 ha où la réussite, face à des bêtes sauvages connaissant parfaitement le terrain, impliquait un fort engagement physique, but recherché à vrai dire. Une erreur d'approche sur des buffles et le troupeau disparaissait d'un secteur pendant plusieurs jours. Il nous fallait souvent parcourir des kilomètres, alternant marche et course, pour parfois remonter, au son, jusqu'à un lion. J'en garde des souvenirs extraordinaires que mes piètres qualités d'écrivain empêchent de partager avec le moindre lecteur : ce n'est pas l'objet de cet article.

### ...A LA REALITE SANS REVE !

Aujourd'hui, quand je lis certaines descriptions de la chasse en Afrique, notamment celles relatives à l'Afrique du Sud, je me demande si leur lecture aurait produit les mêmes rêves sur l'adolescent que j'étais ?

Quid de la notion du sauvage ! les animaux chassés sont élevés dans des ranches clos de quelques dizaines de milliers d'hectares, puis sur commande, attrapés et relâchés dans des parcs de tir d'un millier d'hectares. Là, quelques points d'eau astucieusement aménagés les obligent à fréquenter des lieux où des cabanes d'affûts permettent de les tirer à portée. Parfois, au gré d'un article, il nous est expliqué qu'un bon parc de chasse africain doit faire au moins 1000 ha, condition essentielle pour que l'illusion soit au rendez-vous ; on peut comprendre qu'en dessous de cette surface, on aurait l'impression d'être au milieu d'une étable plutôt que d'un élevage en extensif... et cela pourrait gâcher le plaisir !

Bien évidemment, dans ces conditions, aucun respect du besoin d'espace des animaux chassés ! une grande antilope africaine doit disposer de dizaines de milliers d'hectares pour vivre sa vie d'antilope ; la confiner dans 1000 ha, altère ses comportements, déjà largement modifiés du fait de l'absence de prédateur (les enclos d'approvisionnement comme ceux de tir sont, par nécessité économique, exempts de tout prédateur). Par comparaison avec la France, cela reviendrait à chasser le chevreuil dans un enclos de 2 ha. Force est de reconnaître que l'animal a perdu son statut de bête sauvage au profit de celui de bétail.

Quid de l'aléatoire qui donne du sens à la chasse ! même si le tableau n'est pas garanti à 100% (on peut toujours rater !), les taux de réussite annoncés, ou plus exactement le nombre d'animaux





abattus par séjour, sont très souvent élevés. Le résultat garanti n'est donc rien d'autre qu'un nombre de possibilités de tir (et la qualité de l'hébergement) ; les contrats se concluent sur des têtes d'animaux, pas sur les conditions de chasse.

Quid de l'impact négatif sur l'environnement du fait de la multiplication des enclos ! il y a tellement d'enclos dans certaines régions d'Afrique du Sud, que celles-ci sont entièrement cloisonnées et n'autorisent plus aucune vie sauvage autour, les continuités écologiques étant rompues (un peu comme dans certains coins de Sologne !).

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas de prétendre qu'il soit facile de tuer correctement une antilope à l'arc dans un parc de 1000 ha ; je ne doute pas un instant qu'il faille être bien équipé, entraîné, patient, bon tireur et... un peu malin. Par ailleurs, aucun doute que le tir d'un grand koudou procure un grand plaisir un instant ; mais il en faudra beaucoup de ces courts instants pour remplir une vie d'archer, s'il n'y a que cela à mettre dedans ?

De même, il n'est pas question ici de porter un jugement sur ceux qui chassent dans de telles conditions ; bien des pratiques en milieu ouvert peuvent être discutables (surtout en Afrique) et de toute façon ces propos ne cherchent pas à classer les chasseurs en bons ou mauvais (les bons des uns étant toujours les mauvais des autres).

Simplement, à tout bien considérer, je suis persuadé qu'étant jeune je n'aurais jamais rêvé à la lecture de ces publicités sur l'Afrique du Sud, même accompagnées des plus belles photos de trophées obtenus grâce à des tirs parfaits. En ce sens, il n'est peut-être pas étonnant que toutes les études sociologiques réalisées sur la chasse montrent que le premier facteur de désintérêt des jeunes pour cette activité est son artificialisation !

#### QUAND LE CHASSEUR A L'ARC SE CREE SA GALINETTE CENDREE !

Malheureusement, l'histoire de la chasse moderne semble se répéter continuellement, avec un cycle toujours plus rapide : en quelques

décennies, le chasseur cesse, par lassitude, de tirer de la volaille au 12 pour tirer du cochon à la 9,3 puis finalement du bétail africain à l'arc ; dans ces conditions, la lassitude risque de revenir à chaque fois plus vite !

Quel sera le challenge de demain ? le caribou d'élevage (on l'appellera alors renne) à l'épieu histoire de changer un peu le décors !



En se prêtant à ce jeu, le participant alimente la loi de l'offre et de la demande qui par effet de masse et appliquée à la chasse dite "sportive", génère inexorablement, des conséquences négatives tant environnementales que culturelles.

- Environnementales parce que la valeur économique des territoires est placée dans leur aménagement de parc au détriment de la conservation d'une nature sauvage, riche et variée (à ne pas confondre avec vierge).

- Culturelles parce que cela retire à la chasse son ancrage dans le monde sauvage ce qui du

même coup lui retire la part la plus significative de son sens. Et pourtant c'est ce sens que le chasseur peut opposer à ses détracteurs issus de la société moderne en matière de relation homme / nature. Passer de la quête d'animaux sauvages à l'abattage d'animaux domestiques réduit l'acte de chasse à un divertissement, c'est à dire presque rien.

Or des activités de divertissement qui se déroulent dans la nature, la société moderne en produit de nouvelles chaque année sans qu'au passage il soit nécessaire de sacrifier des animaux pour s'amuser ; dans ces conditions la "chasse" pourra alors disparaître du jour au lendemain sans conséquence économique ou culturelle.

Mais peut-être, le chasseur ne fait-il là que reproduire l'histoire de l'homme qui passe de la cueillette à l'agriculture, de la chasse à l'élevage... Et pour vénérer les qualités humaines des chasseurs, il restera les musées anthropologiques.

En se prêtant à ce jeu, le chasseur ne cessera pas de s'étonner que la chasse, par ses pratiques, est en complet décalage avec le reste de la société dont les exigences en matière d'environnement sont croissantes. Il tentera alors d'expliquer sa passion à grand renfort d'arguments fondés sur l'écologie, la tradition ou le besoin de nature ; comme son discours sera en contradiction avec ses pratiques, à cours d'argument, il dira tout simplement qu'il n'y a pas de mal à se faire plaisir et qu'il est de toute façon prêt à défendre ce plaisir jusqu'au bout !

Je mettrai donc sous la pile les pubs de chasse en Afrique du Sud et laisserai remonter à la surface mon vieux "Sommer", afin que mes enfants puissent rêver de l'Afrique à leur tour... et je chasserai le chevreuil en forêt ouverte en attendant de pouvoir repartir dans les grands espaces... s'il en reste.

**Jean-Michel HARMAND**

*article précédemment publié dans la revue de l'ASCA*

## La viande de gibier meilleure que celle d'élevage.

D'après une étude récente, il apparaît que la viande de gibier est meilleure pour la santé de son consommateur que celle de bétail d'élevage même traditionnel, ou comme il est la mode de le dire "bio". Mais plus, à l'heure où les tenants du végétarisme et autre végétalisme nous vantent les régimes alimentaires des "bons sauvages", régimes alimentaires qui ne seraient que végétariens, ces nouveaux travaux montrent sans ambiguïté que la proportion de viandes et de plantes consommée est la même dans nos sociétés que dans celles de l'âge de la pierre présentes et passées.

Les études de terrain menées au cours du vingtième siècle sur les chasseurs-pêcheurs-cueilleurs (CPC) les ont montrés comme ne présentant aucun signe ni symptôme de maladie cardio-vasculaire. En conséquence de quoi la caractérisation de leurs régimes alimentaires peut avoir des répercussions importantes dans la mise en œuvre de régimes alimentaires thérapeutiques, ou mieux prophylactiques, qui permettraient de réduire les risques d'apparition des maladies cardio-vasculaires dans les sociétés occidentales. Jusqu'à présent, les travaux entrepris dans ce sens n'ont été menés que par des "scientifiques" aveuglés (c'est bien le mot qu'il convient ici d'employer !) par leur doctrine, et leur mauvaise foi végétariennes.

Au départ, cette théorie est basée sur l'étude de sociétés de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs actuelles par Staffan Linderberg de l'université Lund (Suède). Il a montré que les îliens de Papouasie Nouvelle Guinée qui mangent des ignames (plantes cultivées dans les régions chaudes pour ses tubercules riches en amidon, famille des dioscoréacées), des fruits, des poissons et des noix de coco souffrent rarement de maladies cardiaques. «Le meilleur régime alimentaire pour nous serait quelque



chose de similaire à cela" dit Linderberg.

Cependant, ces études "scientifiques" étaient basées sur un échantillonnage de cinquante-huit sociétés actuelles de CPC pour la partie observation des symptômes, mais d'une seule étude quantitative de régime alimentaire de CPC. De là, il a été communément admis par la communauté des médias scientifiques (très partie prenante et partielle dans l'histoire ; le lobby végétarien/végétalien étant très puissant au sein du milieu de la presse scientifique anglo-saxonne) que la source d'énergie principale des CPC provenait des plantes.

Une récente et sérieuse étude menée par des chercheurs indépendants et professionnels dans leur travail et leur jugement, a démontré tout l'inverse. Il est à noter que cette étude a été réalisée en collaboration entre trois équipes des Etats-Unis et deux équipes australiennes, gage de reproductibilité et de sérieux. Ce travail important a consisté à comparer les données ethnographiques de 229 sociétés de CPC entre elles puis à comparer ces données ethnographiques à celles de treize études complètes et quantitatives de régimes alimentaires de sociétés de chasseurs-pêcheurs-cueilleurs. Il s'agit de la plus grande étude de ce genre menée à ce jour.

Il en ressort que la source d'énergie dominante est la viande à 68% pour les 229 sociétés de CPC. Les études quantitatives donnant quant à elles 68% de viande dans le régime alimentaire. La proportion d'énergie apportée par la consommation de plantes étant respectivement de 32% et 35%. On le voit les résultats obtenus par les deux méthodes concordent tout à fait.

Qu'en est-il de nos ancêtres européens ?

Les analyses isotopiques du collagène des tissus d'humains du Paléolithique montrent une activité réduite en enzymes digestives chargées de digérer les tissus végétaux. D'autre part, la physiologie comparée nous montre une réduction en taille de l'appareil digestif de l'humain paléolithique européen. A cela s'ajoute les données sur les capacités optimales d'affouragement. Toutes ces données conduisent à penser qu'il existe une longue histoire de régimes alimentaires basés sur la viande dans

notre espèce.

Tout ceci amène à remettre sérieusement en question le désormais bien établi paradigme de l'augmentation de la consommation de viande entraînant l'augmentation des maladies cardiovasculaires. Et donc, par suite logique, à se poser la question de l'éventuel changement dans la qualité de la viande consommée. Car, par ailleurs, nous savons que ce sont les lipides provenant de la viande qui sont responsables de cette recrudescence de maladies cardiovasculaires dans les populations des pays développés au point de vue technologique. Si ce n'est pas la quantité de viande consommée, ce peut être la qualité de celle-ci. C'est ce qu'ont démontré Cordain et ses collaborateurs dans la première partie de leur étude.



En effet, la viande de gibier, mangée par nos ancêtres chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, contient des graisses plus saines que celles contenues dans la viande issue de bétail d'élevage. Pendant des millénaires, les êtres humains ont évolué afin de vivre et de manger comme des chasseurs-pêcheurs-cueilleurs et nous n'avons pas encore eu le temps de nous adapter à nos conditions de vie actuelles.

Ceci est particulièrement vrai au niveau de la digestion et de l'intégration des éléments nutritifs contenus dans notre nourriture. "Nous croyons qu'il y a une discordance entre les conditions d'environnement pour lesquelles nous avons été créés et celles dans lesquelles nous vivons à l'heure présente", écrit le docteur Cordain. D'où également un stress physiologique perpétuel de l'organisme dont l'évaluation sera difficile, et, en tout cas, longue à mener. Afin d'étayer ces observations avec des données biochimiques, une étude a été

conduite sur la composition en lipides des muscles, cerveaux, moelles osseuses et tissus adipeux sous-cutanés de dix-sept cerfs élaphe (*Cervus elaphus*), quinze cerfs sitka (*Odocoileus hemionus*) et dix-sept antilopes d'Amérique (*Antilocapra americana*), ainsi que de quelques ruminants sauvages africains pour confirmation. Ces données ont été comparées avec les compositions en lipides des mêmes tissus obtenues sur du bétail nourrit sur pâture ou avec des grains, en Amérique du Nord, en Afrique et en Australie.

Résultat, un steak de grand gibier contient 2% de graisse totale, à comparer avec les 5 à 7% dans un steak de bœuf d'élevage, c'est à dire que la viande issue du grand gibier ruminant apporte deux fois moins de graisse que celle d'un ruminant domestique. Les tissus de gibier contiennent également plus d'acides gras omega-3, qui sont abondants dans l'huile de poisson et ont été liés à la réduction du risque d'apparition de maladies cardiaques. En général, la viande de gibier fournit des niveaux relativement élevés d'acides gras mono- et poly-insaturés et un rapport acides gras omega 6/omega 3 plus faible que la viande de bétail.



D'autre part, les équipes impliquées dans ce travail ont également démontré que la viande de bétail nourrit uniquement sur pâture, et foin l'hiver, se rapprochait dans sa composition de celle des viandes de gibier, sans toutefois l'égaliser. La viande la plus éloignée de la qualité de la viande de gibier étant celle du bétail uniquement nourrit avec des grains, blé et sorghum. Démonstration scientifique de la justesse des savoirs empiriques de nos anciens, s'il en était besoin.

Bien entendu, d'autres caractéristiques du

régime alimentaire dont l'apport plus élevé en anti-oxidants, fibres, vitamines, et phytomédecines ajouté à un faible apport en sel peuvent avoir jouées en synergie avec les caractéristiques du mode de vie : plus d'exercice physique, moins de stress nerveux et une faible consommation de tabac, afin de prévenir l'apparition de maladies cardio-vasculaires.

A partir de ces résultats, il serait plus que primordial que des recherches soient menées concernant l'apparition de cancers en fonction de la consommation de viande issues d'élevage, traditionnel/bio ou industriel, et des viandes de gibier. En effet, la relation entre la consommation de viande et l'accroissement du risque relatif de cancer est supposée être linéaire.

**Emmanuel Mauger.**

Références :

1. Cordain L. et al., European Journal of Clinical Nutrition, 56, 181-191, (2002).
2. Cordain L. et al., European Journal of Clinical Nutrition, 56, S42-S52, (2002).

## Il a osé l'écrire !

Le «il» c'est le rédacteur en chef de la Revue 86 des Chasseurs du Rhone : JC- ROURE.

Sous le titre «*le chasseur de demain*», il développe entre autre une argumentation sur la difficulté de renouveler les chasseurs qui nous quittent les pieds devant.

Une des raisons qui d'après lui rebutent les jeunes c'est la difficulté d'obtenir le permis et il l'écrit en ces termes :

« L'examen du permis de chasser qu'on le veuille ou non est déjà dissuasif dans la forme qu'il revêt actuellement. Il requiert en effet un certain quotient intellectuel et des connaissances livresques importantes qui ne sont pas forcément accessibles à tous. Notre Société si moderne, si performante, n'arrive pas malgré des moyens considérables à faire et écrire correctement tous les hommes. Et je pose la question; est-ce que, aujourd'hui, un commis de ferme ( le terme n'est en aucune façon péjoratif ) pourrait accéder à l'autorisation de chasser.»

Sans commentaire.



# LA CHASSE AUX COQS DE BRUYERE

## La veille de l'ouverture.

C'en est fini maintenant des discussions passionnées : juste une ou deux critiques, une ou deux observations, c'est tout. Les dates sont fixées et une nuit seulement nous sépare de l'aube du grand jour.

Le village est retombé dans la torpeur et l'on dirait qu'il dort. Seuls les chiens tirent sur leur chaîne dans les cours, lèvent la tête à chaque coup et aboient aux étoiles ; ils n'ont pas consulté le calendrier, mais à pas mal de choses ils ont compris que le moment était venu. Les chiens d'arrêt - setters, pointers, braques - s'agitent dans leur sommeil, qui n'est pas sommeil mais songe de la journée qui s'annonce ; ils gémissent, grognent, frémissent du museau et des babines

Les forêts, les vallées, les monts, les maisons, les hommes, les bêtes sauvages sont comme enveloppés d'une atmosphère mystérieuse et insolite. Quelque chose de nouveau va certainement se produire demain : beaucoup d'oiseaux auront leur vol brisé, beaucoup de quadrupèdes leur course arrêtée. Pour toutes ces créatures ce sera l'heure de la mort : finis les chants, les danses, la faim, la froidure.

Un coup de feu : une aile qui s'étire, une patte qui se recroqueville ; puis plus rien.

Non, pas plus rien. Dans l'autre camp, voilà qu'un homme ramassera la pièce de gibier, mais aussi tout ce que vivant ce gibier représentait : la liberté, le soleil, les espaces, les tempêtes. A l'homme, inconsciemment, ceci servira plus tard, quand il reprendra son travail quotidien et plus encore quand la vieillesse l'aura rejoint et qu'à son tour il attendra la mort.

Cette nuit les chasseurs ne dorment pas et les femmes des chasseurs non plus, à cause de ce mari qui ne cesse de remuer dans le lit. Même les enfants ne dorment pas ; ils attendent que le père se lève dans l'obscurité, ils l'écouteront ensuite sortir avec le chien et entendront le concert des aboiements sur la place. Ils voudraient être plus âgés pour être aussi de la partie ; en attendant ils rêvent d'impossibles tableaux de chasse, de doublés salués d'un oh ! que les plus vieux possesseurs de soixante permis de chasse n'oseraient même pas imaginer.

Ainsi va la nuit. Les réveils n'auront pas le temps de sonner : on les aura arrêtés avant. Tout doucement on se laissera glisser du lit pour ne pas déranger l'épouse, puis encore plus doucement, pour ne pas faire aboyer le chien, sans chaussures, on sortira de la chambre. Mais à peine aura-t-il entendu le bruit des pieds sur le sol que le chien lancera un aboiement sonore et joyeux. Un peu d'eau qu'on se passe sur le visage et sur les yeux pour dissiper un sommeil que le corps n'a pas connu ; un coup d'œil à la pendule pour vérifier qu'on est bien en avance d'une heure, et alors, lentement, afin qu'elle s'écoule tout de même, cette heure interminable, n'en plus finir de s'habiller, d'enfiler chaussettes et souliers. Le café marmonne à petit bruit sur le feu et on s'en envoie une bonne lampée avec un morceau de pain rassis. Le moment est venu de ceindre la cartouchière, de se passer sur l'épaule les courroies de la gibecière, de la gourde et, le cœur en fête, la main émue, de dépendre le fusil huilé et astiqué, l'ouvrir, regarder à contre-jour dans les canons, le fermer d'un geste sec et prêter l'oreille avec plaisir à la détente métallique des ressorts : clic.

Le chien se promène dans la cuisine, gambadant sur ses pattes inquiètes, gratte à la porte, se dresse contre votre poitrine, bat les meubles de sa queue. Tu dis : " La paix, tu réveilles toute la maison ! Tiens-toi bien, on y va." Tu te le dis à toi-même pas seulement au chien.

Tout le monde maintenant est réveillé dans la demeure, écoute les bruits, suit en esprit les faits et gestes.

D'un mouvement machinal et fier, tu mets le fusil à l'épaule - te voilà encore en avance - et tu sors. L'air froid des dernières heures de la nuit t'affermite le regard et les traits. Tu inspires, narines dilatées, et expires par la bouche en soupirs profonds. Le monde t'appartient. Hop, dans la gueule du loup !

Ainsi partout sur la terre à l'ouverture de la chasses.

Les chiens tirent sur la laisse, d'autres plus loin aboient et s'appellent dans les chemins, les cours, les jardins.

A l'intérieur des maisons on attend le retour du silence pour dormir. Les garçons ne dorment pas. Ils essayent de résister un peu, ces garçons, pour écouter les premiers coups de feu portés par les lueurs de l'aube. Les vieux ne dorment pas. Eux qui ne peuvent marcher, ils soupirent, ces vieux, les yeux grands ouverts dans les lits trop vastes pour leurs membres rétrécis ; ils cherchent leur pipe, ils sont toute ouïe ; ils fument et ils se souviennent.

Les cailloux roulent sur les sentiers, les lièvres dressent les oreilles, les chevreuils hument l'air, les cailles chantent dans la pierraille, les coqs de bruyère au haut des sapins attendent le jour pour le premier envol.

Assis sur une pierre, tu fumes une cigarette et tu caresses le chien ; tu farfouilles avec tes doigts dans la cartouchière, en tires et y remet les cartouches ; tu les soupèses. Il ne se lèvera jamais, ce jour !

Enfin. Tu distingues déjà le guidon au bout du fusil ; tu vois les arbres, le sous-bois. Oui, voici le queue-rouge et maintenant encore le merle. Tu te lèves, tu lâches le chien et... en route.

**Mario RIGONI-STERN**

**"La chasse aux coqs de bruyère"**

**Edition 10/18 -Domaine Etranger**

## Suite de l'EDITO...

Consciente que le monde de la chasse a changé depuis le lendemain de la dernière guerre, cette nouvelle génération est l'espoir de la chasse française.

Elle seule pourra la tirer de l'ornière dans laquelle la génération précédente l'a laissé s'enfoncer en travaillant à la définition d'un acte de chasse prenant en compte à la fois la conservation de la biodiversité comme sa dimension culturelle.

Mais pour cela, il faudra sans doute encore attendre malheureusement que la nature fasse son office parmi nous !

**Simon CHARBONNEAU**



# OBJECTIF 2004

## 1 adhérent par adhérent



# REJOIGNEZ NOUS ...

# NOS DÉLÉGUÉS RÉGIONAUX ET DÉPARTEMENTAUX

*REGION N°1 : NORD/PAS DE CALAIS - PICARDIE - HAUTE NORMANDIE  
BASSE NORMANDIE.*

Départements : 59 - 62 - 80 - 60 - 02 - 76 - 27 - 61 - 14 - 50.

Responsable de la mise en place : **Patrick LETANGRE** - Tél: 03 22 66 13 15

*REGION N° 2 : BRETAGNE - PAYS DE LA LOIRE*

Départements : 29 - 22 - 56 - 35 - 53 - 72 - 44 - 49 - 85.

Responsable de la mise en place : **Jean HOUÉIX** -Tél: 02 97 66 12 26

*REGION N° 3 : ILE DE FRANCE - CENTRE*

Départements : 75 - 92 - 93 - 94 - 78 - 91 - 95 - 77 - 28 - 45 - 41 - 37 - 18 - 41.

Responsable de la mise en place : **Élisabeth DE BAUDREUIL** - Tél: 02 47 24 16 77

*REGION N° 4 : ALSACE - LORRAINE - CHAMPAGNE/ ARDENNES.*

Départements : 67 - 68 - 54 - 55 - 57 - 88 - 08 - 51 - 10 - 52.

Responsable de la mise en place : **Gérard LANG** -Tél: 03 88 72 45 34

*REGION N° 5 : CHARENTES/POI TOU - LIMOUSIN.*

Départements : 79 - 86 - 17 - 16 - 87 - 23 - 19.

Responsable de la mise en place : **Vincent GRATADOUR** - tél: 02 51 09 62 39

*REGION N° 6 : BOURGOGNE - FRANCHE COMTE.*

Départements : 89 - 58 - 21 - 71 - 70 - 90 - 25 - 39.

Responsable de la mise en place : **Lawrence GUILLAUME** - Tél: 03 80 64 69 15

*REGION N° 7 : RHONE/ALPES - AUVERGNE*

Départements : 42 - 69 - 01 - 74 - 73 - 38 - 26 - 07 - 03 - 63 - 43 - 15.

Responsable de la mise en place : **Bernard BACHASSON** - 276, allée de Montagny  
74360 LOVAGNY

*REGION N° 8 : AQUITAINE - MIDI /PYRENEES*

Départements : 33 - 24 - 40 - 47 - 64 - 46 - 82 - 12 - 81 - 32 - 31 - 65 - 09.

Responsable de la mise en place : **Christophe PRIVAT** - Tél: 05 61 31 07 88

## ANCER

1, rue de la truite - 78550 HOUDAN

Tél/fax: 01 30 88 11 67

[ancer.asso@wanadoo.fr](mailto:ancer.asso@wanadoo.fr)

Retrouvez l'ANCER sur internet: <http://assoc.wanadoo.fr/ancer/>

**"HONTE DE LA CHASSE, LA PRATIQUE DU GIBIER DE TIR DOIT  
DISPARAÎTRE POUR REVENIR A UNE CHASSE AUTHENTIQUE"**

